

Écrire la fumée

Dispersion fragmentaire d'un corps textuel sur une surface patine nommée littérature

Denis Aubin

Numéro 50, automne 1991

« Écrire dans les murs »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14872ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aubin, D. (1991). Écrire la fumée : dispersion fragmentaire d'un corps textuel sur une surface patine nommée littérature. *Moebius*, (50), 115–118.

ÉCRIRE LA FUMÉE

Dispersion fragmentaire d'un corps textuel sur une surface patine nommée littérature

Denis Aubin

Le ridicule ne tue pas, il s'enseigne. À force d'avancer en arrière, on en arrive à fendre l'idée en quatre que le dix-neuvième siècle, encore, baigne à nos portes. Heureuse qui sous hélice affecte un beau voyage dans le temps, voilà que l'université se signe. Au (pro) gramme — puisque le livre se vend mal — les universitaires donnent dans le bon genre. À force de creuser au *bic* au coeur de la fonte (ou la fonte) créatrice, on enseigne, en grande pompe funèbre, le retour de la Nouvelle. De création sur les bancs d'école, n'en reste plus que pour elle. Les romanciers sont devenus fous; les poètes, trop flous. Alors, on enseigne le caramel, fondant sous quelques pages de parole traduite en histoire à raconter, tendue sur un fil, dont l'exiguïté n'a d'égal que l'étroitesse de pensée sur laquelle on table. Et la nouvelle devient le néo-nouveau, sous le soleil de la caverne. Un peu d'intensité, mais pas trop; un peu d'intrigue, mais pas trop; des phrases au garde-à-vous; une finale dont les garde-fous empêchent toute éclaboussure.

De la parole à l'acte d'enseigner, il suffit de donner à lire (mais surtout à acheter), après quelques bons conseils évasifs d'usage, les expédients livresques du prof mentor et le pourtour sessionnel est joué.

La recette mirage procure son effet. Les émules, sans demander leur reste, écrivent alors des nouvelles respectables pour d'autres qui écriront scrupuleusement d'autres nouvelles qui en reproduiront d'autres, au grand profit du tout de l'ordinarité scolaire.

La mise en garde implicite, certes, reste de rigueur. Sous silence contenu, on glisse en catimini entre des lèvres trop serrées que, somme toute, nous n'avons pas affaire à des écrivains en formation mais à des têtes de pipe qui, entre deux chaises baccalauréennes, nourrissent, par leur propension au certificat, les goussets immergés du déficit universitaire. Enseigner l'art de bien parler, en traduction écrite, des nouvelles, c'est payant et ça ne laisse pas de trace.

Les fauteurs de tourbillons, les fantasques, les idéalistes, les pourfendeurs du sens, les intrépides, les fougueux, les désinvoltes n'ont qu'à bien se tenir, sinon à fuguer vers des horizons moins cartésiens.

Les inconséquents illinéaires, les corrosifs, les anarchistes, les velléitaires et autres dolosifs, bref, des facteurs à haut vice qui risqueraient malgré tout de se transformer en écrivains n'ont qu'à bien digérer la formule, gober la recette miracle du *How to increase your creative disability by writing short stories*, ou à crouler sous une avalanche de commentaires insipides sanctionnés par un double D, quand ce n'est pas l'échec paradisiaque à la fin de vos cours. La création sera quadrillée double interligne ou ne sera pas.

Or, par-delà cette absence cravatée qui s'enseigne au grand désormais de l'écriture, le XXI^e siècle, lui, n'aura pas attendu. Tandis et pendant que les classes se regorgent du passéisme littéraire des profs trop souvent dépassés qui larmoient la perte de la bonne manière, je rêve quant à moi de groupes rebelles, assoiffés d'écrire, qui griffent des salves contre le cadre, lacèrent des lignes de fuite, condensent et travestissent, postillonnent la règle, génèrent des mutations, créent des fluctuations troubles; travaillent le texte. Point de genre ni de sous-fifres à l'horizon court. Des textes, de l'écriture.

Il n'y aurait ni chandelles ni lumignons. Pas même d'âme, vague ou céleste, à mordiller, à titiller, à psychanalyser. Pas d'exercice qui vaille, pas de genre. Surtout pas de nouvelles, pour faire plaisir aux profs, dont le cercle carré obtus se concentre au rond-point de l'édition du *short circuit*. N'en déplaie aux bonnes consciences qui, fortuitement, enseignent la nouvelle parce qu'ils en produisent, parce qu'ils en publient, parce qu'ils dirigent et alimentent les revues qui en vivent; n'en déplaie aux bonnes consciences qui l'enseignent parce qu'un beau cinq pages en ligne droite menue ça se corrige sans peur et sans esclandre; il y a des lieux où l'écriture, non plus celle de la parole traduite ni du verbe fait chair mais celle du geste de l'écriture, s'insinue, s'enseigne et s'insurge, se trame, se foment, se gronde et se percute. Il y a des lieux où le texte prime sur le bon chic bon genre; des textes du devenir, de l'écriture, qui préparent, dénoncent et transforment le prochain siècle, annoncent la débâcle du beau cadre.

Ces classes, qui ne sont plus des classes mais des laboratoires ouverts, passionnels, incendiaires; ces classes, qui ne seraient plus des ateliers de fabrication des futurs fonctionnaires de la parole consignée, non plus que gestion des ventes phrastiques, mais des foyers de crise et de fomentation des transformations de l'écrire et de l'écriture : ces laboratoires, n'en déplaie aux bonnes consciences professorales, existeraient, vivraient, exulteraient du risque, oui du risque, de créer, véritablement.

Et alors, en connivence, malgré le cadre des apparences universitaires, on se tuerait à imaginer, exaltés, idéalistes, anarchistes aussi, des classes folles, et qui ne seraient pas folles juste dans la tête, mais physiquement aussi. Des lieux, plutôt que des salles (stalles?) de cours. Des centres de recherche idéale plutôt que des centres d'achat du bien écrit. Avec des chevalets s'il le faut, des ordinateurs, des systèmes de son, des synthétiseurs, des cahiers grands comme des mappemondes, de la couleur partout, plutôt que les sinistres, sempiternelles, très très rétro tables à lunch modèle démocratique avec les papattes carrées et les chaises-fonction bien rangées, sans espace de fuite, qui font les gorges chaudes du décor universitaire.

La page alors, peut-être, ne serait plus une surface plane autant que plate, respectueuse, vertueuse de l'étroitesse du cadre de pensée, mais un espace polymorphe, multidimensionnel. La page alors ne serait plus une page mais une scène à haute définition extra-normative, réalisant des textes, des sculptures textes, des toiles textes, des installations : jouant la dissémination des sens, l'éclatement des genres, confortables, dociles, récépissés de la raison booléenne; explosant, fragmentaires, irrésolus, des signatures.

Alors, peut-être, on pourrait imaginer des hordes de l'imaginaire, des cohortes désinvoltes de la métaphorisation, en déplacement hors contrôle, insaisissables, illinéaires et illisibles au petit commerce des anas et des recueils, fomentant la révolte des analogues contre la digitalisation systématique, univoque, contre la strangulation, l'aseptisation, contre l'homogénéisation que prépare la bêtise humanoïde pour le prochain siècle.

Et alors, sans doute, nous contribuerions à former des écrivains, des écrivaines, qui ne transcriraient plus des histoires de légumes, terrorisés d'avoir, par maladresse ou par hasard, passé outre à quelque normativité ou manqué le calque, mais des textes qui deviendraient, sans nostalgie aucune, des moments de transformation de l'écriture, des traces, des mouvements, des gestes, résolument et sans programme ni définition surfaite, postmodernes.